

DIDIER BLONDE

**OSLO,
DE MÉMOIRE**

roman

nrf

GALLIMARD

DIDIER BLONDE

**OSLO,
DE MÉMOIRE**

roman

nrf

GALLIMARD

DIDIER BLONDE

OSLO,
DE MÉMOIRE

roman

nrf

GALLIMARD

à Louise et Joseph

*God natt, kjære Oslo, god natt, god natt
God natt, kjære Oslo, sov godt inatt.*

LILLEBJØRN NILSEN

Au mois de mars 2011, j'ai reçu, par l'intermédiaire de mon éditeur à qui elle avait été adressée, une lettre venant de Norvège. La mention « Faire suivre » était soulignée d'un trait en haut à gauche de l'enveloppe. L'oblitération, difficilement lisible, semblait indiquer qu'elle avait été envoyée depuis deux semaines déjà, d'un bureau de poste d'Oslo. Aucun nom d'expéditeur ne figurait au dos. Avant de l'ouvrir, je me suis demandé qui pouvait m'écrire, et de si loin. Un lecteur, sans doute, ai-je d'abord pensé, comme cela arrivait parfois après la publication de l'un de mes livres. La lettre était dactylographiée, sur une seule page. Elle doit se trouver encore quelque part dans un de mes dossiers.

Cher Monsieur,

Je m'appelle Liv Fure. Je suis cinéaste. Je travaille pour une société de production attachée à la chaîne de télévision norvégienne NRK. J'ai le projet de réaliser un documentaire consacré aux années que Cora Sandel a passées à Paris.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos articles sur le cinéma de cette époque et les livres dans lesquels vous racontez les enquêtes que vous avez menées à travers Paris sur d'anciennes actrices. C'est ce que je voudrais faire, en m'inspirant de votre démarche, avec ce film qui s'intitulera « Sur les traces de Cora Sandel ».

Je me permets de vous écrire parce que je souhaiterais que vous me conseilliez dans les repérages des lieux où elle a vécu ainsi que dans le choix des archives que je devrai consulter. Votre expérience et vos connaissances dans ce domaine me seraient précieuses.

Le tournage doit commencer dans trois mois, en mai, et durer une quinzaine de jours.

Un cachet est prévu pour votre participation.

J'espère vivement que vous accepterez de m'aider sur place dans mes recherches.

Quelques mots avaient été ajoutés à la main : « *Jeg håper vi får møtes snart.* » Ils étaient suivis de la signature de « Liv Fure » et d'une adresse, elle aussi dactylographiée : « Kristian Augusts gate, 11 – 0164 Oslo – Norge ».

Perplexe, j'ai laissé la lettre ouverte sur mon bureau pour aller me préparer un café dans la cuisine, puis je suis revenu la lire, plusieurs fois, sans être sûr de l'avoir bien comprise. Quelque chose m'avait peut-être échappé. Je n'étais pas certain d'avoir saisi tous les détails. Je ne voyais pas pourquoi « Liv Fure », dont le nom ne me disait rien, venait faire appel à moi à propos de quelqu'un dont j'ignorais même l'existence. Qui était cette « Cora Sandel » dont elle me parlait comme de quelqu'un qui aurait dû m'être familier ? – c'était du moins ce qu'elle semblait croire. Était-ce une actrice de l'époque du muet, méconnue, comme celles que j'avais en effet beaucoup fréquentées au cours de mes recherches et auxquelles elle faisait allusion ? S'il s'agissait d'un malentendu, de qui venait-il ? Mais il m'arrivait, depuis quelque temps, et de plus en plus souvent, d'avoir la mémoire courte.

Une explication se cachait peut-être derrière ce nom de « Cora Sandel ». J'ai allumé mon ordinateur et j'ai cherché des renseignements sur internet pour essayer d'en apprendre davantage et d'y voir plus clair. Les premiers sur lesquels

je suis tombé venaient de l'un de ses admirateurs – il en existait donc, même en France – qui lui avait consacré quelques pages de son blog.

« Cora Sandel. Pseudonyme de Sara Fabricius. Femme de lettres norvégienne, née à Kristiania, aujourd'hui Oslo, le 20 décembre 1880. Morte en Suède le 3 avril 1974. Membre de l'Académie norvégienne de langue et de littérature. Décorée de l'ordre de Saint-Olaf. » La liste d'une dizaine de titres de ses œuvres, en norvégien, suivait cette brève notice.

Les commentaires un peu plus développés qui l'accompagnaient m'ont encore appris qu'après avoir passé sa jeunesse à Tromsø, dans une région du nord rude et austère, Cora Sandel – ou Sara Fabricius, je ne savais pas comment il fallait l'appeler – était bien venue vivre à Paris de 1906 à 1921, pour se consacrer à la peinture, sa première vocation, dans les ateliers et académies de Montparnasse, avant de devenir une romancière très populaire dans son pays. Ce n'était donc pas une actrice, comme je le supposais, mais une écrivaine – ou une artiste peintre. Un seul de ses livres avait été traduit, dans les années quatre-vingt-dix – apparemment sans obtenir de succès puisque aucune suite ne semblait avoir été donnée à cette première publication –, ce qui pouvait justifier mon ignorance.

Sur une photo qui devait dater de sa période parisienne d'après le rapide calcul des âges auquel je me suis livré, elle montrait une moue boudeuse, les mains sous le menton, le visage légèrement penché, à moitié dissimulé sous un chapeau de paille aux larges bords relevés. À part ce petit air mélancolique, en noir et blanc, il n'y avait aucun rapport avec ces femmes restées dans l'ombre auxquelles je m'étais attaché. Elle était célèbre, avait reçu des distinctions très officielles, sa vie ne recelait aucun mystère. Et j'étais sûr de ne l'avoir jamais croisée dans mes enquêtes. Quant au nom de Liv Fure, il n'apparaissait nulle part sur les sites norvégiens de cinéma ou de télévision que j'ai pu consulter.

Il était déjà arrivé qu'on s'adresse à moi comme « consultant » pour des films et des documentaires qui prenaient comme cadre le Paris de la Belle

Époque et des Années folles. Mon travail aux archives Gaumont-Pathé de Saint-Ouen depuis plus de vingt-cinq ans que j'y étais entré avait contribué à faire de moi peu à peu un spécialiste du cinéma muet. Je m'occupais, comme aujourd'hui encore, de la conception des livrets et des « suppléments » qui accompagnent les films restaurés pour leur édition en DVD. On me confiait aussi la supervision des intertitres, ces « cartons » explicatifs qui manquent la plupart du temps sur les plus anciennes copies de référence et qu'il faut reconstituer, réécrire, ou même imaginer entièrement, tout cela dans un style désuet qui aurait été celui de l'époque. On attendait de moi que j'invente, ici ou là, deux phrases de dialogue ou trois lignes d'un bref rappel de la situation, transcrites sur l'écran en une élégante calligraphie de « ronde anglaise », dans lesquelles je m'efforçais de glisser un peu de poésie, ou de drame. Même si je pense encore qu'ils sont la plupart du temps inutiles pour le spectateur moderne. Pourquoi ajouter des mots à ces images, à ces visages, qui se suffisent à eux-mêmes ? me disais-je souvent. Les muets ne gagnent rien à devenir trop bavards. Nous croyons entendre leurs voix dans le silence, et nous les comprenons, comme nous pouvons, chacun à sa manière.

C'est en fouillant dans les armoires blindées du sous-sol où sont entreposées des milliers de bobines que j'avais découvert au cours de ces années certaines de ces stars éphémères, dont mes livres retraçaient les enquêtes que j'avais menées, seul, de mon côté, pour les sortir de l'oubli. Celles-ci pouvaient durer des mois, des années, et rester en suspens. Je visionnais sur des tables de montage des films en très mauvais état, que personne ne sortait plus jamais de leurs boîtes. Je me rendais sur les lieux où ils avaient été tournés, il y a si longtemps, dans les rues de Paris, pour les confronter à ce qui en restait – souvent devenu invisible. J'allais sonner aux portes des derniers domiciles connus de leurs interprètes, où l'on m'accueillait – presque toujours – avec amabilité, sans bien comprendre néanmoins ce que je cherchais. J'inventoriais des cartons à la bibliothèque du Film de Bercy, consultais de vieux journaux à la BnF, des programmes, d'anciens plans, des fiches de police, des annuaires

hors d'âge, des inscriptions illisibles sur des pierres tombales. Je n'en parlais à personne – qui cela intéressait-il ? –, j'aurais eu peur que mes rêveries sur ces visages effacés, les quelques phrases que je notais dans un carnet, à peine formulées, ne se dissolvent à la lumière du jour. Des dossiers demeurés à l'état de projet continuaient de s'accumuler dans le cagibi, au fond du couloir de mon petit appartement, qui renfermait mes propres archives. Je les rouvrirais un jour ou l'autre, plus tard, ou jamais. J'aimais avancer en aveugle, à mon rythme, sans contrainte, et n'avoir de comptes à rendre qu'à moi-même.

Tout cela ne pouvait pas satisfaire Liv Fure avec son reportage de quinze jours à Paris. Et moi, qu'avais-je à attendre de cette rencontre, et de celle de « Cora Sandel » – qui n'avait rien à voir avec mes « étoiles filantes » comme je les appelais, depuis longtemps éteintes –, où tout me serait donné d'avance ? D'après ce que je semblais entrevoir, Liv Fure me réservait une simple tâche d'exécutant. Il faudrait quand même, me suis-je dit, que je lise ce livre, paru en français, pour me faire une idée de son auteure.

J'ai fermé mon ordinateur, remis la lettre dans l'enveloppe, que j'ai glissée dans mon manteau, et j'ai descendu à pied mes six étages. C'était le matin, un petit air vif m'a saisi, j'ai resserré le nœud de mon écharpe, enfoncé les mains dans mes poches – mais le ciel était sans nuages. Je n'avais qu'à faire le tour de la grande place, en bas de chez moi, pour aller m'installer en face, comme je le fais encore presque chaque jour, sous les chaufferettes de la terrasse du Dôme de Villiers, toujours à la même table, pour fumer quelques cigarettes et essayer d'arrêter mes pensées.

Comme d'habitude, sans un mot, mais avec un sourire, la serveuse aux pommettes grêlées m'a apporté un café allongé. Ici, j'étais condamné au café allongé. Peut-être faudrait-il que je lui dise un jour qu'il m'arrive, parfois, d'avoir envie d'un thé, ou d'un demi de bière, ou d'un verre de vin blanc en fin d'après-midi. Elle s'appelait Dina, comme c'était écrit sur le ticket de caisse qu'elle posait à côté de ma tasse. Je ne savais rien d'autre d'elle que son nom. Sa

longue tresse brune se balançait dans son dos quand elle se déplaçait entre les tables.

Seul en terrasse, j'attendais que mon café refroidisse en regardant les gens passer devant moi, ébloui par la lumière d'hiver. C'est un bon poste d'observation, et de rêverie. J'ai toujours aimé laisser passer le temps dans ce café où Rohmer a tourné sa *Boulangère de Monceau* l'année même de ma naissance. Au début du film, un plan panoramique surplombant le carrefour a dû être pris de l'immeuble où j'habite maintenant, ou de l'immeuble voisin, un ou deux étages plus bas. J'en ai tiré un photogramme que j'ai placé en fond d'écran de mon ordinateur. C'est presque la vue que j'ai de ma fenêtre. Je peux retrouver dans toutes ces images, en noir et blanc, le quartier de mon enfance, d'où je suis parti, où je suis revenu, il y a quelques années, qui n'a pas tellement changé. Les rues que parcourent sans cesse les personnages, dans un sens et dans l'autre, sont des palimpsestes de souvenirs où je croise mes propres fantômes.

En face, sur le terre-plein central, le petit manège était toujours bâché d'un grand plastique transparent, en attente de sa remise en état. Je distinguais les formes d'un hélicoptère, d'une voiture de pompier avec son échelle, d'une moto, d'une fusée. Et, juste à côté, impassible avec son regard de pierre, le buste d'Henry Becque que Nadja « aux yeux de fougère » venait régulièrement consulter pour qu'il lui délivre des conseils sur sa vie, qu'elle notait scrupuleusement sur des bouts de papier et transmettait à André Breton. Elle habitait le quartier quand il l'avait rencontrée. À l'hôtel du Théâtre, rue de Chéroy. Elle aussi devait venir s'asseoir et laisser passer le temps au Dôme de Villiers, peut-être à la place même qui était la mienne – avec Henry Becque dans sa ligne de mire. Nadja, elle, connaissait l'art de faire parler les morts, et les statues.

J'ai repris une nouvelle fois la lettre de Liv Fure sans savoir ce que j'allais décider. Mais ma curiosité commençait à s'éveiller. À quoi ressemblait cette

jeune femme qui s'intéressait à mes livres ? Et pourquoi serait-elle jeune ? ai-je pensé en souriant. Jeune – et belle, bien sûr. Elle pouvait aussi bien avoir mon âge. Et quel rôle exact attendait-elle que je joue à ses côtés ? Ce serait à elle, plutôt, de me servir de guide.

J'ai imaginé le chemin improbable que mes articles et mes livres, au tirage presque confidentiel, avaient emprunté pour arriver jusqu'à elle. Est-ce qu'on lisait mes livres à Oslo ? Quelques étudiants en histoire du cinéma dans des universités, peut-être, à la recherche d'un renseignement sur des actrices ou des films qu'ils ne verraient sans doute jamais. Mais Liv Fure n'était plus une étudiante. Elle avait passé l'âge des salles de cours puisqu'elle travaillait pour la télévision. Je me suis donné quelques jours pour lui répondre. Rien ne pressait. À moins, selon une tactique qui m'était coutumière, que je ne me contente de faire le mort. Elle penserait que sa lettre s'était perdue. Elle me relancerait. Et finirait par se lasser.

Le texte – dactylographié comme celui d'une correspondance administrative –, d'un ton un peu convenu y compris dans les discrets compliments d'usage, contrastait avec l'écriture – sur l'enveloppe et dans les mots ajoutés à la main –, soignée, régulière, tout en boucles, d'une encre bleu nuit. Cela semblait révéler un tempérament d'artiste. Ou bien celui d'une maniaque – méticuleuse jusqu'à l'excès, attachée à ce que rien ne dépasse. Pourquoi n'avait-elle pas tout écrit de sa main ? Le timbre n'était pas ordinaire non plus, elle devait être allée jusqu'à un bureau de poste pour se le procurer et l'avoir choisi avec soin. Un timbre pour collectionneurs. Avait-elle pensé à moi en se disant que j'y serais sensible ou était-ce dans ses habitudes ? Il représentait le détail d'un tableau d'Edvard Munch que je connaissais, que j'avais déjà vu, mais je ne savais plus où ni quand. Celui du visage d'une femme aux lourds cheveux noirs, les yeux fermés dans des orbites sombres, creusées, la tête un peu rejetée en arrière. Je me suis souvenu qu'on l'appelait *La Madone*. On aurait dit aussi bien un visage de noyée – ou d'extase.

Un joggeur en collant et maillot noirs sautillait d'une jambe sur l'autre en attendant que le feu passe au rouge pour traverser. Deux femmes plus âgées se sont assises à l'autre bout de la terrasse, un panier à leurs pieds rempli des courses qu'elles avaient dû faire au marché, dans la rue d'à côté. Mes pensées dérivèrent. Je sentais depuis un moment quelque chose remuer au fond de moi, que je ne parvenais pas à identifier, qui cherchait à émerger. C'était à cause de ces noms, sans doute, *Kristiania, Oslo, Tromsø, Cora Sandel...* Et cette courte phrase en norvégien qui terminait la lettre : « *Jeg håper vi får møtes snart* », qui ne pouvait être qu'une simple formule de congé, mais dont je m'efforçais de deviner le sens précis. Des mots venus d'ailleurs, dont la graphie, avec ses lettres barrées, auréolées, m'émouvait, inexplicablement. Ils me dépaysaient, tournaient dans ma tête comme s'ils voulaient me faire signe, réveillaient en écho de très vagues souvenirs, insaisissables. Cela remontait lentement, s'échappait, insistait.

Dina est revenue poser un cendrier sur la table, avec un nouveau sourire auquel j'ai répondu de manière distraite. J'ai écrasé ce qui restait de ma cigarette dans le cendrier.

Quelque chose continuait de résister. J'essayais de me concentrer. *Kristiania. Oslo. Tromsø.* Ce n'étaient pas que des noms pour moi. Je les reconnaissais peu à peu. Ils recouvraient une réalité qui avait fait partie de ma vie. Des images anciennes, brouillées, commençaient à se fixer. *Cora Sandel.* Était-ce vraiment la première fois que j'entendais parler de Cora Sandel – ou de Sara Fabricius ? J'ai bu lentement mon café, froid, j'ai allumé une nouvelle cigarette. Je regardais les volutes de fumée s'envoler dans l'air, s'étirer, disparaître. Je tâtonnais dans mes souvenirs. Une silhouette s'est esquissée, une ombre, fuyante... En jean et tee-shirt blanc. Son visage était flou, ses traits effacés. J'ai fermé les yeux en m'efforçant de plonger au plus profond de moi. Et son nom, brusquement, m'est revenu à la mémoire. Inga. Elle s'appelait Inga. J'ai répété ce nom, à voix basse, comme un mot de passe. Mais il restait sans visage. Oslo. Inga. En jean et tee-shirt blanc.

© *Éditions Gallimard*, 2024.

DIDIER BLONDE

Oslo, de mémoire

« Inga. Je me suis répété ce nom, si clair, que j'avais dû lui dire bien des fois. Elle avait dix-huit ans, peut-être. Pas plus. Toujours en jean et tee-shirt blanc. Elle ne portait pas de bijoux, sauf une petite croix au bout d'une chaîne passée autour du cou. Elle m'avait hébergé dans un appartement où elle restait seule pendant les vacances de ses parents partis sur une île en Suède, m'avait-elle expliqué. La couette du lit étalée sur le sol. Un grand fauteuil en osier dans un angle. Une guitare posée dessus (que jouait-elle sur cette guitare ? Des chansons de Leonard Cohen ou de Joni Mitchell ?). Des posters aux murs. Des livres sur une étagère en bambou. Elle me parlait de celui qu'elle était en train de lire. Je ne me rappelais plus son titre. Mais son auteur était Cora Sandel. Oui, c'est par Inga que j'avais entendu pour la première fois le nom de Cora Sandel. »

Didier Blonde est l'auteur d'une quinzaine de livres, parmi lesquels L'Inconnue de la Seine, Leïlah Mahi 1932 (prix Renaudot essai 2015) et Autoportrait aux fantômes. Son Carnet d'adresses de quelques

*personnages fictifs de la littérature a reçu le prix
Hennessy du livre dont la littérature est l'héroïne 2020.*

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

FAIRE LE MORT, roman, 2001.
BAUDELAIRE EN PASSANT, essai, 2003.
LES FANTÔMES DU MUET, essai, 2007.
UN AMOUR SANS PAROLES, récit, 2009.
CARNET D'ADRESSES, 2010.
L'INCONNUE DE LA SEINE, roman, 2012. Prix Roland de Jouvenel de l'Académie française 2013.
LEÏLAH MAHI 1932, enquête, 2015. Prix Renaudot essai 2015. Folio n° 6386 augmenté d'un post-scriptum inédit.
LE FIGURANT, roman, 2018.
CARNET D'ADRESSES DE QUELQUES PERSONNAGES FICTIFS DE LA LITTÉRATURE, coll. L'arbalète, 2020. Prix Hennessy du livre dont la littérature est l'héroïne 2020.
AUTO PORTRAIT AUX FANTÔMES, 2022.

Aux Éditions Mercure de France

CAFÉS, ETC., 2019. Prix Georges Brassens 2019.

Aux Éditions La Pionnière

LE LIEU DU CRIME, 2009.
UNE ROBE NOIRE, AVEC TRAÎNE, illustrations de Stanislas Bouvier, 2020.

Chez d'autres éditeurs

GAZ À TOUS LES ÉTAGES, nouvelles, Orban, 1985.
LES VOLEURS DE VISAGES. SUR QUELQUES CAS TROUBLANTS DE CHANGEMENTS D'IDENTITÉ : ROCAMBOLE, ARSÈNE LUPIN, FANTÔMAS & C^{ie}, essai, Métailié, 1992.
Prix Fantômas 1992.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

Au mois de mars 2011,...

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre
Oslo, de mémoire de Didier Blonde
a été réalisée le 27 mars 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073055125 - Numéro d'édition : 625606)
Code produit : Q04292 - ISBN : 9782073055156.
Numéro d'édition : 625609

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.